

Alain Saliez

HOMME ! SWEET HOMME ?

2^e partie : Le poids des actes

Roman

Atramenta

1. LA RENCONTRE

Paris, banlieue ouest, l'horloge de la Clio blanche de Lætitia indique 20 h 19.

En ce début août, une averse orageuse consécutive aux fortes chaleurs complique la conduite. Exceptionnellement, c'est Alice qui tient le volant, car Lætitia n'a plus de points sur son permis, ses excès de vitesse les ont détachés, lentement mais régulièrement.

Bien que de nombreux Français soient partis se faire rôtir au soleil, un bouchon inhabituel entrave la circulation.

« Je parie que le président est dans le coin ! dit Lætitia.

– Qu'est-ce qui te fait penser cela ?

– Quand il se déplace avec son escorte, toutes les rues sont bloquées.

– Ses déplacements sont souvent des courants d'air qui vont finir par gripper tout le pays !... Tousse pour un, rhume pour tous ! » dit la conductrice, sur un ton amusé.

Pour agrémenter le trajet, Lætitia met la radio. La chanson qu'elle diffuse est pétillante.

« Mark Knopfler, années 1980 !... Si je me souviens bien, le titre est... "Cannibals" ! dit Lætitia.

– C'est aussi le nom que l'ancien maître de mon chien lui avait attribué... après son premier passage chez le véto, je l'ai appelé "Canni" ! dit Alice qui freine brusquement à un feu orange bien mûr.

– Pour un canidé... why not ! commente Lætitia.

— En réalité, son service trois-pièces ayant été réduit à une seule, j’ai trouvé plus logique de raccourcir son nom.

— Qu’est-il devenu ce... “Canni” ?

— Il ne savait plus exactement pourquoi mais il courait toujours les filles... un jour, il n’est plus revenu !... C’était un fox-terrier, un brave chien ! » répond Alice, légèrement émue.

Un bref coup de klaxon rappelle à la conductrice que le feu a, maintenant, la couleur de l’espoir.

Les deux amies se rendent chez Ramone Boidor, un dandy tout droit sorti du XIX^e siècle. Il incarne à lui seul l’oisiveté du beau monde parisien.

Lætitia l’a rencontré sur un plateau de tournage à Nice. Depuis, Ramone surfe sur un océan de fantasmes, dont celui de passer un moment sous la couette avec elle. « Si ce vœu se réalisait, il remettrait son célibat en question », affirme-t-il à ses amis quand, imprégné d’alcool, sa langue se délie.

Son goût affirmé pour les soirées mondaines est bien connu dans la caste à laquelle il appartient. Sans la connaître véritablement, il a invité Lætitia qui, proche de la quarantaine, est d’une rare beauté. Son sourire malicieux et sa douce voix font croire à celui qui ne la connaît pas qu’il est en train de parler à un subtil mélange de Romy Schneider et Grace Kelly. Son corps a été fait sur mesure pour plaire. Toutes ses courbes sont parfaites, si sensuelles qu’elles subliment l’esprit des hommes dont les neurones oublient leurs propres fonctions pour rejoindre l’aire de la vue quelque part dans leur cerveau médusé.

Alice cherche le numéro 66 de la rue Monplaisir.

« Ramone Boidor habite rue Monplaisir... si c’est le hasard qui l’a amené ici, il est très futé ! fait remarquer Lætitia.

— Tu sais, Ramone a tellement de pognon qu’il peut s’acheter tout ce qu’il veut, même son adresse !... Remarque, il aurait pu habiter trois numéros plus loin... et là... !

— ... Ça aurait été le comble ! » complète Lætitia.

Ramone Boidor a les proportions parfaites pour attirer le gibier qu'il convoite : 185 cm d'élégance pour 185 millions d'euros. Quand il était encore de ce monde, son père, Raoul, aimait répéter que « Ramone avait la même taille que sa fortune personnelle et qu'il en hériterait le jour venu ».

Sorti de rien, Raoul Boidor s'était considérablement enrichi en fabriquant des meubles et autres objets en bois qu'il créait dans l'essence désirée par ses clients. Il relevait tous les défis que ceux-ci lui lançaient.

Un jour, pour le prix d'une voiture de luxe, il vendit à une fortune saoudienne une pipe taillée dans un bonzaï bicentenaire.

« Toutes tes pipes sont exceptionnelles ! » lui disait un de ses fidèles amis.

On peut être immensément riche mais ne pas avoir eu le bonheur de vivre longtemps auprès de sa maman ; Ramone est orphelin depuis ses huit ans.

Celle qui lui a donné le jour était italienne. En deux mois, un cancer généralisé l'emporta.

Pour combler une absence maternelle irremplaçable, Raoul gâta son fils unique autant qu'il le put. Rien n'était trop beau ou trop cher pour satisfaire les désirs de Ramone, ainsi que ses nombreux caprices.

Aujourd'hui, tout comme sa fortune, Ramone ne grandit plus. Il gère sans rigueur les biens que son père lui a laissés. Parfois, d'odieux vautours le conseillent. Heureusement, il peut compter aussi sur un entourage précieux qui l'avertit d'une quelconque arnaque aux conséquences lourdes.

La quarantaine grisonnante, Ramone est un être foncièrement gentil, poli, bien que toujours trop flatteur pour être honnête. Un foulard sorti d'une collection d'un grand couturier couvre toujours son cou. C'est une habitude que son père lui a imposée dès son plus jeune âge.

« Quand on est un Boidor, on se doit d'oublier les grandes enseignes généralistes et on fréquente les maisons de Haute Couture !... À quoi cela sert-il d'avoir de l'argent si c'est pour ne pas le dépenser chez ceux qui nous font vivre aussi ! » répétait Raoul.

Quand Ramone se pointe à la porte d'un de ces luxueux établissements, le personnel, très stylé, dérive sur les eaux des compliments qui éclaboussent la relative simplicité du dandy.

« Basta, basta ! » rumine-t-il alors entre les dents.

Il choisit lui-même ses vêtements, sort sa carte et prend congé, le tout rapidement et très élégamment.

Bien qu'il soit un « cas social » de la « haute », Ramone ne prend jamais un air condescendant quand il s'adresse à un quidam. C'est à son père qu'il doit sa vie de privilégié. Il le sait, son entourage aussi.

Un des rares soucis de Ramone est l'ennui. Pour y remédier, il organise des soirées, comme celle du présent soir, durant lesquelles il s'adonne à son sport favori : la « chasse à la gazelle ».

À l'averse orageuse succède une belle éclaircie qui promet de durer. Côté météo, la soirée laisse augurer d'être agréable.

« C'est ici !... J'espère que parmi toutes ces grosses bagnoles, il reste une petite place pour la Clio ! dit Alice.

Lætitia suggère de ranger la voiture entre une berline bleue et une sportive rouge.

— Deux Jaguar !... Y'a du beau monde chez Ramone ! constate Alice.

— Féline situation, en effet !

— Cette nuit, je n'aurai aucun mal à retrouver notre voiture, je cherche le drapeau tricolore et je choisis la couleur du milieu !

— Si tu peux encore distinguer les couleurs ! » précise Lætitia qui la connaît bien.

Les deux amies se regardent et sourient. Puis, elles traversent la chaussée et s'approchent d'une magnifique propriété au milieu de laquelle trône une grande demeure cossue de la fin du XIX^e siècle. Le parc qui l'entoure est immense et parfaitement entretenu. De respec-

tables hêtres et cèdres du Liban centenaires dominant ce lieu rare dans la capitale.

« Sacré veinard, ce Ramone ! dit Alice, en contemplant la propriété.

– Possible, Mesdames, mais être veinard ne me met pas pour autant à l’abri d’une phlébite ! répond une voix masculine.

Surprises, les deux amies se retournent.

– Ramone, où t’étais-tu encore caché ? demande Lætitia.

L’homme ne lui répond pas mais, une fois de plus, tout en lui faisant le baisemain, il exprime du regard son éblouissement. Après vient un compliment :

– Ravissante ! Tu es réellement ravissante !... Cette robe rouge en soie te sied à merveille !

Délicatement, Ramone passe sa main dans les cheveux légèrement bouclés de son invitée. Son regard de braise se termine dans le décolleté de Lætitia.

– Une gorge comme celle-ci mérite une rivière !... Que dis-je, c’est un fleuve qu’il lui faudrait ! déclare Ramone, sur un ton suave.

Habilement, Lætitia répond :

– Avec cette chaleur, un verre d’eau fraîche me suffira !

– Un sautoir serti de diamants serait parfait mais...

Pendant un bref instant, Ramone reste silencieux. Agacée par la désagréable impression d’être transparente, sur un ton ironique, Alice dit :

– Vous comptez terminer votre phrase ou Lætitia et moi avons le temps d’aller nous désaltérer ?

Ramone la regarde et certifie :

– ... Votre amie brille tellement que, finalement, tout bijou passerait presque inaperçu !

– Je te présente Alice ! dit Lætitia afin de couper court à la stratégie de Ramone.

Ramone prend la main d’Alice et la salue comme il l’a fait pour Lætitia.

– Avez-vous trouvé facilement ? demande-t-il.

– Comme les points de mon permis se sont tous envolés, j’ai joué le rôle de copilote et on s’est débrouillées comme des cheffes ! répond Lætitia en prenant Alice à témoin.

– Tu n’as plus de permis de conduire mais tu as toujours celui de séduire !... » s’exclame Ramone en la regardant.

Lætitia esquive habilement en justifiant la présence d’Alice. Elle évoque le nom de celui qui fut son premier flirt et dont Ramone ignore l’existence.

– Christophe devait m’accompagner mais il a préféré regarder un match de football », explique-t-elle.

Issu d’un milieu modeste et gros bosseur, Christophe ne supporte pas les gens qui sont venus au monde avec une cuillère en argent dans la bouche et dont l’oisiveté est l’occupation principale. Ses qualités professionnelles constituent son atout majeur. Christophe est carrossier. Son travail consiste à remettre à neuf des voitures prestigieuses dont les propriétaires ont souvent oublié les lois de la physique.

Soudain, Alice dit :

« Nous nous sommes déjà vus, Monsieur Boidor !

– Si tel est le cas, veuillez m’excuser mais je n’en ai aucun souvenir, répond Ramone, étonné.

– Sur un green !... Je préparais ma balle pendant que vous cherchiez les vôtres dans votre poche ! »

Discrètement, Lætitia pince la fesse d’Alice qui ne comprend pas le geste de son amie.

Lorsque Lætitia lui explique le double sens de ses propos, Alice rougit et évite le regard de Ramone qui pourtant est un homme qui apprécie l’humour.

En bon maître de cérémonie, Ramone invite les convives à entrer dans sa maison. L’intérieur est richement décoré et garni dans un style ultramoderne qui contraste avec l’extérieur. Le tout respire le bon goût, constate Lætitia dès qu’elle franchit le seuil de la baie

vitree grande ouverte. Aussitôt, les regards se fixent sur Lætitia, ce qui embarrasse autant celle-ci que son amie. Ramone s'approche d'elles et leur indique l'endroit où elles peuvent prendre un rafraîchissement. L'homme conseille à ses invités de se rendre sur la grande terrasse afin d'y respirer un air moins étouffant.

Devant les plats de mise en bouche, les éternels affamés picorent déjà ce qui, chez certains, renforcera les tissus adipeux de leur hypoderme.

Les deux femmes prennent un verre de jus de fruits pressés et bien frais.

« Crois-tu que nous allons côtoyer de beaux sujets ? demande Alice.

– Serais-tu en manque d'affection ?

– À vrai dire, je n'ai aucunement l'envie de rentrer seule ce soir !

– S'ils sont beaux mais creux, tu peux les prendre tous ! assure Lætitia.

– Ce soir, je me satisferais d'un corps même avec juste un nombre suffisant de neurones pour qu'il comprenne ce que j'attends de lui ! »

Lætitia sourit.

Soudain, un coupé Peugeot bleu turquoise entre un peu fougueusement dans le parc qui entoure la maison de Ramone. La vitesse, excessive pour le lieu, laisse des traces dans le fin gravier clair de l'allée principale. Des projections atterrissent dans le gazon et les parterres fleuris.

« Il semble mignon mais il n'est pas vite gêné ! dit Alice.

– Un ami proche de Ramone... ou un parent ! » suppute Lætitia.

La voiture s'immobilise tout près de la riche maison. Le conducteur sort de l'élégante voiture et ouvre le coffre. Il en sort plusieurs caisses de vin pétillant élaboré dans une maison renommée d'Épernay.

Le conducteur aux traits latins demande à un membre du personnel de placer les bouteilles au frais le plus vite possible.

« Quel beau sujet de conversation ! dit Alice.

– Un sujet sur lequel tu aimerais t'étendre !

– Pas toi ?

– Faut voir !... Faut voir ! dit Lætitia en regardant le spécimen.

– Pour moi, c'est tout vu !... Ce soir, je suis instinctive et très peu cérébrale !

– Juste l'inverse de moi ! »

Le propriétaire referme la portière de sa voiture.

Lorsque le maître des lieux l'aperçoit, il s'écrie :

« Salut Bruno ! Tu as apporté ce que je t'avais demandé ?

– Tout est au frais ! » répond l'ami de Ramone.

Comme un pot de confiture ouvert, Ramone attire les mouches. Celles qui se tiennent près de lui ne sont pas velues. Toutefois, on pourrait regretter que, comme les diptères, elles ne se contentent pas de s'envoyer en l'air et rester muettes. C'est dingue ce qu'on peut entendre comme banalités quand une personne a décidé de parler alors que son horoscope lui conseillait la plus grande discrétion. Si l'adage qui prétend que l'on devient ce qu'on mange est avéré, celles qui conversent actuellement avec le dandy n'ont certes pas mangé de boudin mais à les entendre, on est certain qu'elles affectionnent l'andouille.

L'une d'elles raconte :

« Cet été, Ralph m'a offert un safari au Kenya !... C'est dingue de voir tous ces éléphants à perte de vue qui courent librement dans la jungle !

– Dans la savane ! rectifie la voisine qui en connaît un peu plus sur le terrain.

– Là-bas, on dit la jungle ! » insiste celle qui, vexée, s'embourbe dans l'erreur.

Ici comme ailleurs, il existe des êtres qui refusent de reconnaître leurs erreurs. Plutôt que dire simplement « Je me suis trompée » qui les grandirait ou « Peut-être avez-vous raison » qui honorerait

l'autre personne, ils s'enfoncent dans l'absurdité. Ils ont touché le fond de la bêtise mais persistent à creuser.

Avec raison, certains ont coutume de dire que « la culture c'est comme la confiture, moins on en a, plus on l'étale ». Alice ne peut s'empêcher de poursuivre dans la même voie.

À Lætitia, elle lance :

« Bientôt, ces dames affirmeront que l'Atlantique est un continent englouti et que le rétrécissement accéléré de la banquise polaire est un article contracté ! »

Lorsqu'une autre dame explique que sa fille, résidant à Kinshasa, est tombée enceinte, Alice fait un clin d'œil à Lætitia.

« Tomber enceinte !... Cette expression est nulle !! dit-elle.

— Sa fille a peut-être copulé dans les arbres et s'est cassé la figure pendant la fructueuse extase !!

Toutes deux éclatent de rire, ce qui attire aussitôt des regards interrogateurs.

Alice les ignore et affirme à voix haute :

— Si un jour j'ai un enfant, je pense que je me relèverai enceinte ! ... Pas toi ?

— Moi aussi ! » répond Lætitia.

Alors qu'un homme blond en pantalon bleu ciel moulant s'approche de Ramone en passant sa main sur ses fesses, Lætitia et son amie s'éloignent. Les deux amies déambulent dans le parc. Elles espèrent y trouver un endroit où les conversations planent au-delà du futile et, surtout, sont plus excitantes.

Le soir tombe doucement.

Des rayons multicolores illuminent la superbe façade de la demeure ainsi que diverses statues et certains arbres majestueux.

Le personnel de salle apporte les plats, tous sont aussi magnifiques qu'appétissants. Le public en a plein la vue et les glandes salivaires s'activent.

« J'ai une faim de loup ! » dit Alice qui a déjà tout dévoré des yeux.

Viandes froides, crustacés, caviar, poissons, fromages, salades mixtes, fruits, légumes variés, salades de fruits frais... le tout accompagné de sauces préparées par le meilleur traiteur de Paris mais aussi le plus cher... un détail pour Ramone.

« Fruits et crudités, il n'y a rien de mieux pour la forme, sans les formes, affirme une voix masculine.

Les deux amies se tournent vers celui dont la voix est grave.

– Si je ne me trompe, vous êtes le Gagarine du gravier ! lance Lætitia.

– Et vous, vous êtes Lætitia Fozzi !... Si je ne me trompe, évidemment !

Les yeux du bel étalon latin restent fixés dans ceux de la belle qui l'a gentiment titillé.

– Moi, je m'appelle Alice et je passe cette soirée avec ma copine ! dit Alice, vexée de se sentir à nouveau transparente.

– Je suis impardonnable, Mademoiselle Alice... veuillez accepter toutes mes excuses !

– Redites-le-moi, j'aime ça... Monsieur ?... Monsieur ?

– Bionderusso !... Bruno Bionderusso !...

– BB ! Vous permettez que je vous appelle BB !

– Laissons cela pour la grande Brigitte Bardot, propose Lætitia.

– “La rive” est bien le titre de votre prochain film ? demande l'homme.

– Exact !... Nous commençons le tournage dans un mois ! confirme Lætitia.

– Alors, nous sommes appelés à nous revoir !

– Expliquez-vous ?

– Hier, j'ai été contacté par le réalisateur pour jouer le rôle de Fabrizio !

– Ah ! C'est donc vous qui remplacez Hugues Forgier immobilisé par une vilaine polyarthrite... eh bien, bonsoir, Monsieur...

Lætitia feint de ne pas avoir retenu le nom de l'homme.

– Bionderusso !... Mais ce soir, n'hésitez pas à m'appeler Bruno !

– Va pour Bruno !... Appelez-moi Lætitia et voici Alice, mon amie !

– On se fait la bise ? propose Alice, charmée.

– Pas de problème ! » répond Bruno.

Alice s'avance vers lui et lui fait deux bises.

Celui-ci, qui n'en attendait pas autant, se tourne vers Lætitia et en profite pour l'embrasser également... trois fois.

Un frisson parcourt le dos de Lætitia. Le regard qu'elle lance à celui qui la complimente pour le choix de son parfum indique à Alice que son amie vient d'entrer en compétition pour domestiquer l'éta-
lon.

Sans fournir d'explications, Alice s'éloigne. Seule, elle erre dans l'immense parc et admire l'endroit que seuls les privilégiés du portefeuille peuvent acquérir.

« Une oasis de fraîcheur et de calme au milieu de la tourmente nauséabonde et agressive de la ville », pense-t-elle en préparant son trip herbeux.

Soudain, une voix dit :

« Passez sans crainte, je la tiens bien ! »

Un invité chauve au nez bourguignon vieilli en fût de chêne urine à quelques pas d'Alice.

Alice sourit en regardant l'arroseur qui secoue sa breloque avant de la ranger en se tortillant le croupion.

Elle allume celui qui, à la manière d'un drone, va l'emmenager planer au-dessus du parc et de Paris.

Comme les trains d'autrefois, le voyage commence dans la fumée. Excepté ses poumons, ce qu'elle inhale ne pollue pas. Les substances qui, à présent, circulent dans son corps allègent sa fragile tête.

À deux pas de là, un tango invite les couples à se rapprocher.

Subrepticement, Ramone observe Lætitia et Bruno assis l'un en face de l'autre. D'un bond, il se lève et se dirige vers eux. Il tend la main et demande :

« M'accorderez-vous cette danse, Madame ?...

Il regarde Bruno et poursuit :

— À moins que cette première danse ne soit déjà réservée à mon ami Bruno !

— Le tango et moi, c'est comme un chat et l'eau froide ! » précise Bruno.

Lætitia se lève et se dirige vers la piste de danse. Suivie par le dandy, elle sent les yeux de celui-ci lui parcourir le dos. Après quelques pas de danse, avec une voix qui ne laisse aucun doute sur ses intentions, Ramone entame la conversation.

« Tu es vraiment la plus belle...

— Toujours aussi flatteur... tu ne changeras donc jamais !... Quand tu as une idée derrière la tête...

Avec sa main droite, Ramone fait semblant de vouloir attraper une chose située près de son occiput.

— Que fais-tu ?

— Je cherche l'idée dont tu parles.

— Idiot !

— Ce qui est idiot est cette impression que tu m'appartiens, dit Ramone, en la serrant davantage contre lui.

— C'est exact Ramone ! Mais uniquement pour ce tango ! »

Afin d'être le moins possible incommodée par l'ardeur tropicale de son cavalier, Lætitia prend de la distance.

Les dernières notes du tango sont suivies par celles d'une rumba.

Subtilement, Lætitia simule une douleur au pied gauche qu'elle vient de se tordre en heurtant un carrelage à peine surélevé. Pour le plus grand plaisir de la danseuse, la phagocytose entreprise par Ramone est interrompue. Elle le remercie et, en boitillant, rejoint son compagnon de table.

Dès les premières mesures d'un superbe boogie-woogie de Jerry Lee Lewis, les couples d'amateurs se précipitent sur la piste. Bruno et Lætitia les regardent s'affairer pour entamer une danse qui demande une condition physique certaine. Le couple de danseurs qui attire majoritairement les regards est formé par une très jolie

mulâtre et un Écossais en costume national qui entament le rock six temps endiablé.

Le rythme soutenu et rapide de la musique est une tempête écossaise qui s’amuse en faisant tournoyer le charme d’une tornade américaine de niveau quatre. Chaque tour un peu rapide laisse entrevoir un string noir qui attire les regards masculins qui n’en croient pas leurs rétines.

Une fois n’est pas coutume, les dames ont un spectacle en trois dimensions d’un viril artiste d’outre-Manche.

L’amusement est général.

Bruno se souvient d’une devinette et la soumet à Lætitia :

« Connais-tu l’inventeur du kilt ?

– Pas la moindre idée...

– Mac Eugène ! » dit Bruno sur un ton sérieux.

Lætitia rit.

Ensemble, ils lèvent un verre contenant le divin breuvage champenois.

Le couple de danseurs noir et blanc revient s’asseoir. Bruno les a en ligne de mire. Soudain, il pousse un « My God » qui surprend Lætitia.

« Je viens d’apercevoir une joaillerie en pleine débandade, dont les bourses pendouillent allégrement... un classicisme anglais dans la plus pure tradition ! » explique-t-il. Lætitia pouffe.

L’atmosphère est détendue et dès les premières notes de « Lady in Red » de Chris De Burgh, l’assemblée se lève.

Bruno invite celle dont la robe est rouge.

Dès que le refrain commence, au grand étonnement du cavalier, Lætitia place sa tête sur son épaule. Il la serre légèrement.

« Je suis un homme comblé... », susurre Bruno.

Emportée par la musique, Lætitia ne dit rien.

En les observant, Ramone constate le naufrage de ses illusions. Il n’a pas su ferrer sa prise et doit se contenter de moules... cuites à point pour lui.

Le bien-être de la danseuse est intense. Pour elle, sur la piste, il n'y a plus que son cavalier et la musique.

Le danseur resserre son étreinte. Elle ne le repousse pas.

En regardant sa cavalière, Bruno lui dit :

« Ils forment un couple merveilleux.

— De qui parles-tu ? demande Lætitia, en regardant autour d'elle.

— Tu ne peux pas les voir et pourtant sans eux, tout est noir !

— Pourrais-tu m'éclairer, s'il te plaît ?

— Je parle de tes yeux, évidemment ! »

« I'll stand by you » interprété par Rod Stewart succède à Chris De Burgh. La voix rauque du chanteur emporte Bruno qui, lentement, se noie dans la douceur du regard de sa partenaire. Pour le sauver, elle lui offre un baiser qui emporte le couple jusqu'à la dernière note. Le silence qui suit cette dernière est du genre musical, car ils continuent à se mouvoir langoureusement, seuls sur la piste.

Lorsque Alice revient, elle a les yeux rouges. Lorsque Lætitia le lui fait remarquer, la fille répond que la fraîcheur du soir est la seule responsable de ce détail. Afin de ne pas subir une leçon de morale, Alice se dirige vers le bar. Un garçon l'accoste. « Ce gars va la distraire », pense Lætitia qui observe son amie du coin de l'œil.

Soudain, une obscurité totale tombe sur le public. Seuls quelques luminaires pourvus de cellules photovoltaïques éclairent encore les bords des allées du parc. L'étonnement est général et perceptible.

Ci et là, on peut entendre : « On a coupé le « jus » à Ramone !... Il sait plus payer ses factures !... On va terminer aux chandelles !...

Soudain, le « Bongo Song » commence, un morceau de musique dont les percussions africaines sont habilement mélangées à une sonorité moderne.

Un frisson parcourt le dos du public.

Subitement, l'obscurité du ciel est percée par un faisceau lumineux très puissant qui tourbillonne. Aveuglés, des centaines de papillons de nuit viennent s'y perdre.

Les yeux de Lætitia brillent. Elle regarde Bruno qui semble s'interroger sur la surprise concoctée par Ramone afin d'épater l'assemblée.

La lumière blanche fait progressivement place aux couleurs de l'arc-en-ciel qui se promènent sur la voûte céleste.

La lune, pourtant pleine, paraît d'une pâleur malade alors que, précédemment, elle éclairait suffisamment les allées du parc. D'énormes projecteurs dirigent leurs feux vers un superbe hêtre largement bicentenaire d'où s'élance un funambule cagoulé, vêtu d'une combinaison blanche moulante.

Sur un ton affirmatif, Lætitia chuchote à l'oreille de Bruno :

« C'est Ramone !

– Si c'est lui, je jure d'être chaste jusqu'à l'année prochaine ! »

Dubitative, Lætitia sourit. En réalité, elle espère s'être trompée, car au fond d'elle-même, elle n'a pas la moindre envie d'attendre jusqu'à la Saint-Sylvestre pour passer un moment de volupté avec celui qui tient sa main.

Le corps mince et élancé glisse sur le faisceau blanc. La musique de Vangelis se marie harmonieusement avec ses pas lents et précis.

« Un numéro aérien, voilà la surprise de Ramone », se dit Bruno qui, toujours incrédule, cherche son ami parmi les invités. Un léger stress l'envahit, il commence à ronger ses ongles.

Ce grignotage peu élégant pousse Lætitia à lui demander :

« Encore une petite faim !

– Ce spectacle me stresse... rien de grave !

– Abstinence jusqu'au premier janvier, ce n'est pourtant pas une mince affaire !... Pour un homme, il s'agit là d'un courage inconnu jusqu'ici !... Moi qui ne suis qu'une femme, l'idée de rester sage aussi longtemps me paraît irréaliste... alors pour un homme !!! » ironise Lætitia.

Soudain, les lumières diminuent d'intensité. L'équilibriste entre dans la sphère lunaire assurément bien pleine.

« Ça ne te rappelle rien ? demande Lætitia, à mi-voix.

— E.T... maison, maison ! » répond Bruno.

Le show aérien se termine sous un tonnerre d'applaudissements alors que Vangelis n'a pas fini sa partition musicale.

Soudain, une explosion violente surprend la foule, une gerbe multicolore éclaire le ciel. Un feu d'artifice émerveille à présent les invités.

Dans les yeux de Lætitia, Bruno perçoit le spectacle pyrotechnique en une sorte de stéréovision.

Soudain, il repense à son ami Ramone. « Où est-il, celui-là ? » se demande-t-il.

Par une petite porte latérale, l'hôte généreux réapparaît, il est très applaudi.

Tout le monde a cru reconnaître Ramone dans le ciel parisien ; mais était-ce bien lui ?

Le mystère est bien gardé et le restera.

« Il faut les avoir bien accrochées pour monter là-haut ! » crie un invité.

Les yeux sont remplis d'admiration. Ceux de quelques dames le dévorent. Ramone ne semble pas en souffrir.

« Pratiques-tu un sport ? demande Bruno à sa voisine.

— Un peu de fitness... juste pour pouvoir manger ce que je veux ! répond Lætitia.

— Sans altérer la forme... et les formes ! » précise Bruno.

En prononçant ces mots, son œil pétille et un petit sourire en suggère davantage qu'un long discours.

Dès que le D.J. lance « I Could've had Religion », Bruno tend l'oreille. Au début de la soirée, c'est lui qui avait suggéré au responsable de la sono de diffuser ce blues de Rory Gallagher.

Bien qu'elle ne le connaisse pas du tout, Lætitia avoue sans effort que ce qu'elle entend est agréable.

Au fil des mots, Bruno évoque son plaisir à se balader à moto en écoutant ce blues.

« Tu roules sur ces engins de mort ? demande Lætitia.

– Il faut être extrêmement prudent, c’est tout !... Un jour, si tu le souhaites, je t’emmènerai faire une balade » répond Bruno.

Un flou artistique distillé par le champagne se répand dans les esprits.

En regardant les invités qui se trémoussent sur la piste de danse, Bruno porte un regard insistant sur une « gazelle ». Ce comportement pousse Lætitia à dire :

« Tu ne tiendras jamais jusqu’à la Saint-Sylvestre !

– C’est une vieille connaissance !... Rien d’important ! répond Bruno, embarrassé.

– Vieille ! Vieille !... Vite dit !... Elle paraît plus jeune que moi ! »

La conscience de Lætitia lui rappelle qu’elle ne peut en vouloir à Bruno, car elle aussi a connu des hommes avant cette merveilleuse soirée.

Le plaisir qu’a Lætitia en compagnie de Bruno n’a pas échappé à Ramone. Celui-ci a compris que celle qu’il convoitait n’était, ce soir, pas pour lui. Une charmante et pulpeuse fille lui tient le bras. Ensemble, ils se dirigent vers l’escalier qui mène à l’étage.

Alors que la musique incite à danser corps contre corps, avec de gros sabots, Bruno propose de prendre un dernier verre chez lui.

« Impossible !... Tu as juré de faire abstinence jusqu’à l’année prochaine... comme tu le constates, je t’aide à respecter ta promesse ! répond Lætitia en retroussant son petit nez.

– Jamais Ramone n’aurait eu le courage de marcher sur un fil à dix mètres de hauteur, même avec un harnais de sécurité !

– Demandons-le-lui ! » suggère Lætitia.

Bruno refuse. Maître de lui, l’homme considère sagement que la patience sera meilleure conseillère que la précipitation. Et puis, « l’attente attisera peut-être le feu », pense-t-il.

« Je te téléphone demain, en début d’après-midi ! propose Bruno.

– Mais je ne t’ai pas donné mon numéro de portable ! » s’empresse de préciser Lætitia.

Bruno lui montre un morceau de papier sur lequel Lætitia reconnaît l'écriture d'Alice.

Ils échangent un dernier sourire, un dernier regard parlant. Après un dernier baiser, ils se quittent.

Le bel étalon retourne saluer ceux qui tiennent encore debout.

Pendant ce temps, Lætitia reçoit un texto de son amie Alice : *Je suis avec un gars super. Il m'écoute, me sourit, et en plus... il m'épate ! ... Je t'expliquerai tout cela en détail. Bizzzz ! P.-S. : Je suis chez lui, ne cherche pas ta Clio.*

« Ce garçon est probablement celui qui lui a amicalement proposé un verre. Probablement est-elle en train de le remercier ? » espère Lætitia.

Un vent doux, léger soulève la magnifique chevelure de Lætitia.

Un taxi arrive. Elle s'y engouffre.

« Où dois-je vous conduire, Madame Fozzi ? » lui demande le chauffeur.